

Chapitre 1

Une île

Un grand brouhaha réveille Circée. Elle regarde par la fenêtre du vivoir. À cette heure, le soleil à peine levé transforme en bijoux dorés les rochers de la grève, les vagues sur le fleuve, le miroir des fenêtres. Jusqu'au moindre caillou au bord du sentier semble se changer en trésor. Au bas de la côte, des voisins rassemblés discutent près de la barrière du quai. À deux pas du groupe, François, son père, marche de long en large pendant que sa mère crie des allez-vous-en à des touristes sur un bateau. Circée veut aller les saluer avec le drapeau blanc, comme elle le fait chaque fois qu'il en passe au large.

D'autres membres de la commune arrivent en courant, chargés de vadrouilles et de seaux. Qu'est-ce qui se passe? Circée attache vite les bretelles de sa salopette par-dessus sa camisole qu'elle a pris soin d'endosser à l'envers, comme toujours. Un vieux truc pour se protéger contre les mauvais esprits. Elle court dehors, emportant le drap de son lit plutôt que le drapeau qui demeure introuvable.

De loin, elle entend son père hurler aux étrangers des mots étonnants : « Partez donc! Bande de fous! Malades! »

Sam, le fils du voisin, est le premier à la voir venir. Comme il court vite, il réussit à l'attraper

puis il l'entraîne derrière une remise pour la serrer contre lui. Elle connaît bien ses intentions, mais elle se débat. Il en profite pour caresser sans délicatesse sa poitrine.

— Laisse-toi faire, souffle-t-il.

Ses mots ont si mauvaise odeur! Elle lui donne un bon coup de genou dans l'entrejambe. Elle réussit à se dégager.

Plus loin, la sœur de Sam, Mélusine, l'autre adolescente de l'île, vient interrompre sa course.

— On va avoir des problèmes à cause de ta famille et de ses projets!

L'index sur les lèvres, Circée la prie de se taire. Trop curieuse, elle veut observer ces visiteurs. Quand le drap blanc flottera au bout de ses bras, ces gens comprendront que les Æatiens sont pacifiques.

Malgré les signes de son père lui ordonnant de retourner à la maison, elle dévale la pente en riant. Elle aspire à pleins poumons l'air vivifiant, exécute trois grandes roues sur les mains, les cheveux fous. Quand Circée Racine passe, écartez-vous! Elle atterrit au pied de la pente sans que personne ait pu l'arrêter.

Sur l'eau, un grand bateau berce de nombreux passagers. Circée agite les bras pour les saluer, aucun d'eux ne l'aperçoit. Ils sont occupés à bran-

dir des affiches et à scander de drôles de slogans dans des porte-voix : Contre bouchers et bourreaux, nous défendons les animaux! Ils ont plutôt l'air mécontent.

Paul Janvier, un voisin, court vers Circée en secouant la tête, le front plissé. Elle lui demande : « Pourquoi sont-ils fâchés, Monsieur Janvier? »

— Des extrémistes, des Verts, halète-t-il. Ils ne veulent pas s'en aller tant que...

Il s'interrompt. Il regarde par-dessus l'épaule de Circée. Elle a tôt fait de tourner la tête à son tour pour voir le regard impérieux de son père. Mais elle veut savoir, c'est plus fort qu'elle.

— Tant que?

— Tant que... Rien. Sans doute des fêtards qui ont passé la nuit sur le bateau à consommer je ne sais quoi, suppose son père, l'œil sur l'horizon.

Un autre bateau, beaucoup plus rapide, bariolé de rouge et de blanc celui-là, aborde le premier.

— Tu vois, maintenant, les garde-côtes s'en chargent. Tout va bien. Surtout, ne t'énerve pas.

— Pourquoi je m'énerverais? riposte Circée.

Sa mère lui prend le bras.

— Ma belle Circée, commence-t-elle sur un ton capable d'endormir une libellule en plein vol, rentrons à la maison toutes les deux.

Marie-Laurence s'inquiète pour elle. Pourtant, si on ne regarde pas, l'imagination pourrait faire plus de dégâts que la réalité. Elle le sait. La plupart du temps, on l'empêche de parler aux étrangers, de voir le monde à l'extérieur de cette île. Elle qui aime l'action, la nouveauté. Elle pirouette pour que sa mère la lâche. À toutes jambes, elle court vers le quai. Là, derrière les autres, elle tend le cou et saute sur place pour mieux voir.

Maintenant trop loin d'elle, Marie-Laurence crie aux autres : « Arrêtez Circée! Elle ne doit pas voir ça! »

Tout le monde essaie bien de la retenir, sinon de la retarder, mais elle arrive tout de même près de l'eau; les manifestants s'éloignent déjà de l'île. Elle n'arrive plus à lire leurs pancartes. Même si elle a tout manqué, elle envoie la main pour les saluer. L'un des curieux visiteurs l'aperçoit :

— Regardez! crie-t-il aux autres passagers. Voilà l'apprentie sorcière à la tête de ses bouchers!

— Circée! Rentre vite, maintenant! Ça va mal finir! sermonne sa mère qui la rejoint.

Sorcière! Il l'a appelée sorcière! Les mains jointes de Circée vibrent comme si elle tenait une

guêpe. Perplexe, elle baisse les yeux sur le revêtement du quai. Partout, la même couleur, les mêmes graffitis : sur les parois du pont, sur la clôture, partout, ces Verts ont répandu du liquide rouge sang pour écrire des textes que les insulaires s'empres- sent déjà d'effacer. Circée a le temps de lire celui qui souille les murs de la cabane à bateau, un peu plus loin, que personne n'a encore nettoyée : Quand tu arraches le cœur d'un animal, c'est à ton frère que tu fais mal. Un murmure confus s'éveille dans sa tête, elle a l'impression de s'engloutir dans le rouge. L'un des manifestants s'égosille dans un porte-voix :

— Tenez-vous-le pour dit! Nous frapperons encore plus fort la prochaine fois!

Sa mère Marie-Laurence s'approche pour envelopper Circée dans le drap blanc, comme si le mince tissu pouvait la mettre à l'abri de ce qu'elle voit.

— Ce sont des farceurs ou des gens de théâtre, dit-elle. Le monde extérieur est plein de gens bizarres. Rentrons maintenant. Tu n'as rien à craindre.

Elles marchent lentement vers la maison lorsque la tempête intérieure reprend dans l'esprit troublé de Circée. Tout redevient rouge ! Elle ne voit même plus sa mère, mais elle entend encore

sa voix, un filet qui s'engourdit dans un air de plus en plus épais.

— Elle va faire une crise! Venez m'aider! crie Marie-Laurence.

Une vague chaude, bien plus puissante que d'habitude, naît de l'estomac de Circée. Sa peau brûle, sa vision devient floue; elle a peur de la lumière et son cœur bat trop vite. Ses yeux se révoltent, son esprit plonge dans les ténèbres.

Retour du blanc : draps, oreiller, rideaux. Circée sent la chaleur d'un carré de soleil au pied du lit, une serviette glacée sur sa tête, une main qui tient la sienne. Lentement, son esprit refait surface. Son père et sa mère se tiennent à son chevet. Feignant de dormir encore, elle écoute leurs mots chuchotés :

— Je la croyais guérie de ces crises d'hystérie, commence Marie-Laurence.

— C'est l'émotion!

— Une hystérie de défense... Comment ces manifestants ont-ils pu traverser la surveillance des corps policiers? Faudra-t-il faire appel à l'armée? se désole sa mère. À partir de maintenant, nous devons la protéger contre ces extrémistes.

— Mais surtout contre elle-même. Pas facile à contrôler à cet âge, et Dieu sait de quoi elle serait capable! Peut-être devrions-nous suivre les conseils du D^r Charrette et la confier à des psychologues du continent, à sa clinique? suggère François.

Ils ont toujours peur depuis qu'on l'a enlevée, quand elle était toute petite. C'est de là que viennent ces crises, lui ont-ils expliqué. Pourtant, elle ne se rappelle rien.

— Non, il n'en est pas question, tranche sa mère, épouvantée. Elle ne quittera pas cette île tant que je serai en vie.

— Robert m'a dit qu'il n'y avait rien à craindre. Ils ont un niveau quatre de sécurité. Elle aurait de meilleures chances de guérir là-bas et en plus, elle serait près de ses deux sœurs, argumente encore son père.

Craignant qu'ils ne se disputent à cause d'elle, Circée ouvre les yeux :

— Bon, maintenant, je dois m'occuper du troupeau.

Petit à petit, le souvenir des instants d'avant la chute surgit en elle avec un lot de questions : pourquoi les extrémistes se disent-ils les frères des animaux? Ont-ils subi des mutations génétiques?

Et puis, la plus angoissante :

— Pourquoi m’ont-ils appelée apprentie sorcière?

— Je ne sais pas, ma belle, répond sa mère. C’est sans importance. La famille et les voisins s’occuperont des dégâts et, demain, tout cela ne sera qu’un mauvais souvenir. Nous pourrons en rire après-demain puis l’oublier la semaine prochaine.

Marie-Laurence gratifie Circée d’un sourire qu’elle veut radieux. Elle lui caresse le front.

— Viens, je vais arranger tes cheveux. Ils sont si ébouriffés, c’est peut-être pour ça qu’ils t’ont appelée sorcière, blague-t-elle.

Elles sortent et s’installent près du lavoir. Même à quinze ans, Circée aime encore que sa mère la coiffe avec la brosse en soie de porc. Sa mère lisse les longues mèches blondes sur le plat de sa main, boucle par boucle.

— Tes cheveux sont si doux. Ni le satin ni la soie ne les égalent.

Puis, comme chaque matin, elle trace une raie avec le peigne au centre de la chevelure. Circée en ressent toujours un drôle de frisson dans le dos.

Marie-Laurence tresse et enroule deux nattes bien serrées sur la tête de Circée. Avec des pinces à cheveux, elle fixe ensuite solidement la couronne.

— Voilà, comme ça, tes esprits resteront bien en place, rit-elle avant d’embrasser sa fille.

Tous les jours, Circée porte la même coiffure pour que ses cheveux ne s’éparpillent pas aux quatre vents, pour qu’ils tiennent bien sous son chapeau hollandais et, finalement, pour qu’ils s’imprègnent le moins possible des odeurs du lisier. Ce qui l’étonne le plus, c’est de voir avec quel soin sa mère nettoie la brosse qui retient chaque fois une dizaine de cheveux. Elle les retire un à un avec une pince à cils et les enroule autour de sa main pour en faire un petit écheveau qu’elle emporte on ne sait où.

Après un long moment, Circée juge que sa paresse a assez duré. Elle se lève, le travail attend; mais aussitôt, sa mère l’arrête affectueusement.

— Tsut! Tsut! Repose-toi, ma belle, François s’occupera du troupeau aujourd’hui. Si tu veux, nous allons tresser ensemble des paniers de jonc, en nous racontant des histoires. Ce sera plaisant.

Comme si de rien n’était, comme le soleil après un orage, toutes les traces de vandalisme seront effacées sur le quai, sur les cabanes. Les gens de la commune auront repris des mines souriantes.

Personne ne reparlera des extrémistes verts. Mais Circée s'en doute bien, dans les yeux des habitants flottera un voile d'angoisse.

Ce n'est pas la première manifestation depuis que les Racine élèvent leurs animaux dans l'île. Les premières fois, Circée comprenait : les odeurs désagréables portées par le vent jusqu'au continent incommodaient les gens; ils craignaient pour leur santé. Le problème a été vite résolu par l'augmentation de la fréquence du nettoyage des enclos et par l'utilisation d'une litière biomaîtrisée : on saupoudre des bactéries sur de la paille ou un autre produit à base de cellulose; elles activent le compostage et éliminent presque toutes les odeurs. Qu'est-ce qui peut bien causer tant de révolte chez les passagers de ce bateau, aujourd'hui?

Le lendemain matin, au volant de sa voiturette électrique, Circée prend l'embranchement du sentier qui mène chez ses grands-parents avant de se rendre au travail. Ils habitent à deux kilomètres, au sud de l'île *Æa*, vers l'intérieur des terres. Si elle ne perd pas de temps en chemin, elle y arrivera dans dix minutes. Jeanne et Thomas lui en diront plus sur ces étranges visiteurs.

Elle passe près du marché local. Ça sent bon le vert fougère. Déjà on ouvre les boutiques pour offrir les premières productions du printemps :

têtes de violon, pointes d'asperges, morilles et racines de quenouilles prennent place devant les conserves, les tubercules, les graines et les légumes déshydratés de l'été dernier.

En chemin, elle salue Alice et Joseph Matte qu'elle aperçoit au champ de soya. Ils ne répondent pas à ses signes. Plus loin, Rose et Scott Rivière guident le troupeau de chèvres vers le pâturage, exposé franc sud et déjà tout vert. Le printemps a été hâtif cette année. Elle leur crie :

— Vous avez oublié d'accrocher les cloches au cou des animaux. Vous allez encore les perdre!

Rose se prend la tête à deux mains. Les chèvres, impatientes, doivent rebrousser chemin vers la bergerie pour se munir des grelots. Les pauvres! Scott et Rose sont arrivés sur l'île depuis peu et ils ne maîtrisent pas encore tous les rudiments de leur nouveau métier de bergers. Circée trouve qu'elle a eu bien de la chance d'être initiée par ses parents.

Sur *Æa*, chaque chose a sa place dans la chaîne alimentaire, chacun a sa tâche dans la production. Les Janvier ont choisi la gestion du parc d'éoliennes pour produire l'énergie électrique; grand-père Thomas a la charge des plantations d'arbres, d'arbustes et de chanvre, grand-mère Jeanne, celle des jardins potagers. Rose et Scott Rivière élèvent un troupeau de chèvres pour le lait, le fromage et la

laine. Les Delachaux viennent de mettre au point l'important projet Méthane qui va permettre de produire de l'énergie à partir des fosses à purin. Tous les habitants de l'île travaillent à la même cause, comme les abeilles dans une ruche.

Le long du sentier, les gens rencontrés interrompent leur besogne pour regarder passer Circée. Ils ont toujours l'air intrigué quand ils la voient, surtout depuis qu'elle garde les nouvelles bêtes que ses parents ont importées sur l'île. Elle leur adresse son plus beau sourire, mais ils gardent leurs distances, à croire qu'ils sont intimidés.

Pourtant, depuis dix ans, elle a grandi parmi eux et elle les aime bien. Dix ans déjà! Elle se souvient du jour où ses parents ont découpé et jeté leurs cartes à puces, de crédit-débit, d'assurance sociale, d'assurance maladie. Même leur permis de conduire et toutes leurs pièces d'identité ont pris le chemin de la déchiqueteuse. Ils ont fait retirer les puces-contrôles greffées sous l'épiderme pour la distribution des vitamines et des médicaments. Ils ont vendu l'appartement, la voiture, les meubles et ils ont retiré leur argent des banques et des maisons de placements pour adhérer finalement au mouvement Simplicité : finie, la société de consommation! Avec quelques couples et ses grands-parents, ils ont acheté l'île Æa où ils vivent maintenant. C'est une terre d'harmonie, de santé et de connaissances : trois richesses que tous cultivent pour arriver à l'essentiel, ce qui est salutaire pour la

santé de l'esprit et du corps. Tout l'enseignement de la seule école de l'île porte là-dessus, grâce à une méthode efficace pour tous, sauf pour Circée. Comme elle a une fâcheuse tendance à être dans la lune, on a dû la retirer de l'école.

Le sentier abrupt et rocailleux qui mène chez Thomas et Jeanne fait forcer le moteur-roue de sa voiturette. Elle doit souvent descendre pour la dégager des ornières. Elle a chaud, elle a mal aux bras. Cette peste de voiturette va la retarder. Elle aurait mieux fait d'aller à pied. Juste comme elle commence à s'énerver et s'apprête à donner des coups de pied sur l'aile, le véhicule se décide à avancer.

Voici enfin l'impressionnante maison de ses grands-parents. Elle diffère de toutes les autres parce que c'est un vieil édifice hors terre, tout en hauteur, entouré d'arbres et de fleurs, tandis que les autres habitations de l'île sont à moitié enfouies dans le sol et la toiture en est couverte d'herbe. Ces maisons semi-souterraines, bien que plus écologiques et moins énergivores, font horreur à grand-mère Jeanne. Jamais elle n'a pu se résigner à vivre sous terre comme les gnomes.

La vieille maison de pierre laisse entrer la lumière des quatre points cardinaux. Dans la tourelle, Jeanne et Thomas ont installé une bibliothèque, la

seule sur l'île. On y trouve de vieux livres jaunis et craquelés, certes, mais contenant toute l'histoire du monde. C'est dans cette bibliothèque que, patiemment, Jeanne a appris à lire à Circée, à partir de contes fantastiques et de livres de magie. C'est là aussi que Circée a commencé à écrire. C'est là enfin qu'elle a appris la vie, l'univers, la vérité, dans un bouquin qu'elle a lu dix-neuf fois et qu'elle feuillette encore souvent : La Mythologie grecque.

À l'odeur, Circée sait que grand-père Thomas s'affaire dans les serres. La porte entrebâillée laisse passer des exhalaisons chaudes et humides. À l'intérieur, la lumière diaphane coule sur les feuillages. L'odeur de terre mouillée mêlée à celle de la sève colle aux narines.

Le long de l'allée centrale, des tables débordent de jeunes plants, un tapis uniforme d'arbres minuscules serrés les uns contre les autres. Il ne s'agit encore que de brindilles, supportant deux ou quatre feuilles. Au fond, l'hélice du ventilateur, fichée dans un œil rond, souffle sur les nouvelles pousses. Pour éviter la surchauffe due au soleil, toutes les bouches d'aération ont été ouvertes dans la matinée. Qu'est-ce qui donne cette impression de bien-être dès le seuil franchi? L'éclairage diffus, la chaleur moite, l'odeur de la photosynthèse et de la chlorophylle? Oui, la chlorophylle dégage un parfum particulier. Ça sent... vert. Aucune comparaison avec l'odeur du bleu ou du brun.

On se moque un peu lorsque Circée explique

les correspondances entre parfums et couleurs. Ses oreilles perçoivent des odeurs et de la lumière. Pour elle, les odeurs ont même des couleurs et les lumières émettent des sons. Comment peut-on confondre le parfum singulier de l'azur et celui de la prairie? Il suffit d'ouvrir grand les narines.

Plus au fond, dans un coin, s'empilent des sacs contenant des graines d'arbres : samares, akènes, cônes. Sur de grandes tables, des pots de tourbe emplis de terreau attendent que germent de mystérieuses semences. Ils portent chacun une étiquette : hêtre, chêne, aulne rugueux, orme d'Amérique, érable argenté, érable rouge, bouleau jaune.

Le dessous des tables est encombré de caissettes, de pots de grès et de sacs de terre. À mesure que Circée s'enfonce dans cette jungle miniature, des effluves légèrement âcres se glissent à travers les parfums de verdure. Dans cet extravagant kaléidoscope de senteurs, elle repère celle de son grand-père : les grands feuillus, un soupçon d'écorce et d'humus, l'automne encore chaud, plein de rouge et d'ocre.

Il est sûrement en train d'ensemencer les forêts pour les trois prochains siècles, rien de moins. Qu'il sème des arbres ou des rêves, pour elle, c'est du pareil au même, et l'aider la comble de bonheur.

Elle aperçoit le grand homme penché sur la table de travail. Il chante. Elle reconnaît le refrain – la chanson des Petits cailloux – un relent de l'été de ses quatre ans, car il la lui fredonnait pour l'endormir. Spontanément, elle ouvre ses bras

comme des ailes et elle court le rejoindre. Quand elle atteint la dalle de pierre, le bruit soudain de ses pas interrompt la séquence précise des gestes du grand-père. Il redresse la tête, la regarde enfin, il hausse les sourcils. Elle sait qu'il l'a reconnue malgré la distance; elle le voit à ses lèvres que retrousse un radieux sourire et au fameux clin d'œil qu'il n'adresse qu'à elle. Sa course aboutit au creux des bras bienveillants de grand-père Thomas.

— Circée! Enfin te voilà! Ça fait deux semaines qu'on ne t'a pas vue! Je m'inquiétais...

— C'est parce que je passe plus de temps à m'occuper de nos beaux petits cochons.

— Ils ont bien de la chance. Comment vont-ils?

— Mieux que jamais, sauf que...

Il ne la laisse pas terminer; déjà, il lui explique ses projets.

— Je t'attendais pour planter ta forêt... Regarde, dit-il en désignant un tapis de plantules, la voici qui t'espère.

— Oh! fait-elle en voyant les arbres minuscules, ce n'est pas demain qu'on pourra se promener à l'ombre de ces arbres!

— Bien sûr! Mes arbres poussent moins vite que tes porcinecs et j'aurais bien besoin de toi. Tout ce que tu touches réussit.

Elle réfléchit un peu. Avec son nouvel emploi,

comment trouver du temps pour aider grand-père Thomas? Il y a tant de travail à faire. Elle ne pourra tenir tous ses engagements, elle en a bien peur. Elle fait une petite moue.

Devant ce changement d'attitude, grand-père Thomas s'essuie les mains sur son tablier pour caresser les cheveux tressés.

— Patience! Patience! Nous avons le temps, beaucoup de temps, il ne faut jamais se presser quand on œuvre avec la terre.

Il fait une pause pour évaluer à travers le verre du plafond la hauteur du soleil dans le ciel.

— D'ailleurs, pourquoi es-tu venue me voir aujourd'hui? Ne devrais-tu pas être au travail à cette heure?

Elle lui raconte les paroles bizarres des visiteurs de la veille et lui demande s'il y comprend quelque chose. Il est pour elle l'incarnation d'une encyclopédie des connaissances, le savoir sur deux pattes. Si elle connaissait un seul chapitre d'un seul volume de cette encyclopédie, elle se considérerait comme un génie. Il saura sûrement éclaircir ce mystère, peut-être même lui dire ce que veulent ces gens, s'ils reviendront et quelles en seront les conséquences. Mais la réponse de son grand-père la surprend :

— Mieux vaut ne pas trop savoir. Moi, en tout cas, je n’y tiens pas vraiment. Si chacun pouvait lire l’avenir, nombreux seraient ceux qui préféreraient se cacher, s’enterrer vivants au lieu de poursuivre leurs petites actions quotidiennes et pourtant elles sont si importantes, ce sont elles qui apportent le bonheur.

Grand-père Thomas fait rouler entre son pouce et son index une graine de semence qu’il enfouit ensuite dans un pot de terre. Il poursuit :

— Une petite action, comme semer un grain, pour cultiver la vie. Vois-tu, planter des arbres me rend heureux. Rien qu’en faisant ce geste, je me sens en harmonie avec le reste de l’univers, avec moi-même. Toi, tu trouveras aussi où semer pour être bien, sans te soucier des batailles qu’on mène ailleurs.

Il est vrai que pour réaliser son rêve, grand-père Thomas n’a pas attendu bêtement que le destin lui tombe dessus et il n’a pas craint de passer à l’action. Il plante ou sème des arbres depuis l’âge de quatorze ans : plus d’un demi-siècle à reconstituer les forêts dévastées. Circée ne peut s’empêcher de lui demander encore combien d’arbres cela représente.

— Tu sais, on perd bien trop de temps à comp-

ter, peser, calculer. Les chiffres! C'est bien abstrait! Plutôt que de compter des arbres, je préfère conter des histoires en faisant pousser des forêts. Voilà la mission que je me suis donnée.

— Grand-papa, je croyais avoir trouvé la mienne, mais hier, pour la première fois, j'ai eu peur, avoue-t-elle enfin.

Son grand-père se penche pour la regarder dans les yeux.

— De quoi as-tu peur, ma belle?

— D'habitude, les gens sur les bateaux qui passent près de l'île restent discrets. Hier, j'ai senti qu'ils étaient en colère. Même Mélusine semblait fâchée. Elle dit que notre projet n'apportera que des problèmes.

— Tout le monde s'invente des histoires épouvantables! soupire grand-père Thomas.

— Un des visiteurs m'a traitée d'apprentie sorcière!

— Tiens donc. Tu parles d'une idée, répond son grand-père, ironique.

— Ce n'est pas drôle! lui dit-elle un peu dépitée. Sais-tu pourquoi cet énergumène m'a insultée, toi?

Il prend le temps de réfléchir.

— Un apprenti sorcier, c'est quelqu'un qui est capable de déclencher des événements extraordinaires, mais qui en perd le contrôle à un moment donné.

Peut-être les gens du large ont-ils déjà été témoins de ses crises? Peut-être est-ce pour ça qu'ils s'affolent à l'idée qu'elle perde le contrôle? s'inquiète soudain Circée.

— Ils ont en partie raison, poursuit son grand-père. C'est vrai, le troupeau que tu cajoles changera le cours de l'histoire. Mais ils ont aussi tort parce que... tu en garderas le parfait contrôle. Il faut avoir confiance! Tu aimes t'occuper de ces animaux, eh bien continue et laisse faire les fauteurs de troubles! Si tu as peur, conclut-il en lui caressant la joue, sauve-toi dans de belles histoires. Il n'y a pas seulement aux petits enfants que ça fait du bien. Quand on sait s'en servir, notre imagination enjolive même les pires moments.

Sur le chemin du retour, Circée revoit les graffitis sur le quai, les visages furieux des passagers. Le noir s'installe dans sa tête, une boule lui serre la gorge. Vite, pour écarter ces désagréables visions, elle utilise le conseil de son grand-père. Elle va chercher Petite, dans sa tête. Petite, c'est un personnage qui a le don de semer la lumière dans la morosité. Et puis, comme dit son grand-

père, peu importe l'histoire qu'on se raconte, le passage entre réalité et illusion ne dépend que du degré de croyance.

La rumeur à l'approche de la porcherie arrache Circée à ses fantaisies. Elle est en retard, les animaux ont faim.

— Pardon! Mille pardons! leur dit-elle en entrant. Pauvres cochonnets affamés!

Elle les caresse à tour de rôle : « Mais non, je ne vous abandonne pas. »

Chacun porte sur l'oreille un numéro inscrit à l'encre indélébile. Pourtant, pour les reconnaître, Circée n'en a jamais besoin. Elle préfère leur donner des noms. Numéro vingt-deux au regard profond et noir entouré de cils épais s'appelle Érèbe, comme la divinité du gouffre sans fond. Le numéro quarante a une vilaine cicatrice sur le museau parce qu'un jour, il s'est coincé le nez dans la porte. Elle a quand même choisi pour lui le nom d'Apollon, le dieu de l'harmonie et de la beauté. Numéro un est espiègle et aime semer le désordre dans le troupeau. Il est le premier cochon à avoir foulé le sol de l'île, voilà pourquoi Circée l'a appelé Chaos, le dieu du grand commencement du monde.

— Tiens, tu ne viens pas fouiller dans mon sac, toi, aujourd’hui? lui dit-elle.

Un bon mot pour chacun, puis elle s’empresse de leur servir le déjeuner composé de grain rond de première qualité, cultivé sur l’île même.

— Après la bouffe, vivement dehors! Il fait beau! crie-t-elle au-dessus des têtes.

Sans doute ont-ils très hâte de sortir car ils avalent gloutonnement leur ration. Avant de les emmener dans les prés, Circée les fait d’abord attendre dans l’enclos extérieur. Passant près d’elle, ils frottent leur belle tête sur ses jambes en signe de reconnaissance. Elle s’attarde à nettoyer car elle est satisfaite seulement lorsqu’elle voit étinceler la blancheur sur les cloisons séparant les compartiments. Son père n’y met pas autant de soin. Les porcs apprécient la propreté, contrairement à ce que les gens pensent. Il n’est pas question que les siens se couchent dans la fange!

Gardiennne de cochons : voilà la tâche qu’on lui a assignée sur cette île. Circée s’occupe des porcs que ses parents ont acquis il y a quelques mois. Il leur a fallu bien du temps et de l’énergie pour se lancer dans cet élevage. Non seulement ils ont eu du mal à convaincre les Ætatiens de la pertinence du projet, mais aussi il leur a fallu acquérir toutes les connaissances d’un domaine complètement

nouveau pour eux. On ne se lance pas dans l'élevage des porcs comme on endosse une nouvelle chemise. Grand-mère Jeanne a suggéré une association avec un vétérinaire du continent qu'elle connaissait depuis très longtemps. La compagnie les Productions Charrette et Frères a subventionné le projet et contribué aux recherches, ce qui a permis de construire une porcherie de niveau trois de sécurité. Seuls les membres de la famille Racine sont autorisés à y entrer.

Ici, on ne coupe pas les dents des goretts, on ne taille pas leur queue, on ne sèvre pas les porcelets à deux semaines et, surtout, on n'utilise pas de cage ni d'inconfortables caillebotis, ces planchers de lattes métalliques sous lesquels s'accumulent le purin et sa puanteur.

Les truies numéros trente-deux, cinquante-six et quatre-vingt-un mettront bas bientôt. Elles restent donc à l'intérieur dans ce qu'on a appelé « la maternité ». Circée imagine déjà les porcelets issus de la lignée numéro quatre-vingt-treize. On lui a promis que jamais ils ne deviendront boudin, jambon ou côtelettes. Ils seront, selon François, des ambassadeurs de la vie. On doit donc les respecter, leur rendre la vie douce, leur éviter le stress et les garder en forme. Voilà le travail de Circée. Elle en est très fière.

Le nettoyage des compartiments terminé, Circée lance : « En file, au pas ! » et les cochons se placent à la queue leu leu pour trotter allègrement

sur le petit sentier de terre qui mène au champ d'en haut d'où l'on voit mieux l'île et sa côte. Tous, sauf Chaos qui court partout, surexcité.

Circée connaît bien ses bêtes. Un mot, un geste et les porcs devinent la direction à prendre et suivent le chemin en rangs serrés. Sur le plateau, le reste de l'avant-midi, elle joue avec eux à saute-cochon, roule dans l'herbe ou chasse aux papillons.

Les jeux s'interrompent sous la chaleur de midi. Repos! Pendant que les pourceaux fouissent dans les fleurs, Circée s'assoit au pied de son arbre préféré qui pousse sur un affleurement de roche que le soleil réchauffe. Dans le pré, les dos roses se meuvent en zigzags. Elle sourit en observant la démarche de guingois des goretts : tantôt, ils trottinent comme des ballerines, sur la pointe des pattes, tantôt, groin au sol, ils retournent des mottes pour fouiller la terre, ivres d'odeurs nouvelles ou de trésors mystérieux. Chaos s'approche d'elle pour se faire cajoler. Ventre rond, fessier rebondi comme un ballon, peau lisse et tendue sur une belle boule de chair, petite queue vrillée, grandes oreilles de lutin et museau frémissant et curieux. Elle l'étreint si fort qu'elle craint de lui faire mal. Un brin de lecture à voix haute le divertira. Elle ouvre le livre de mythologie grecque emprunté à la bibliothèque de ses grands-parents.

L'ÂGE D'OR

Rien n'existe dans l'obscurité éternelle, sauf Chaos, l'irréductible abîme.

Après Chaos apparaît la première déesse, Gaïa, la mère universelle. Sans même être fécondée, celle-ci engendre un œuf qu'elle dépose dans la nuit noire. Ouranos, le ciel étoilé, éclora pour l'entourer de toutes parts et s'unir à elle. De cette union naîtront les terribles Titans, créatures étranges et gigantesques. Les Titans entreront en conflit avec les dieux de la génération suivante, les enfants de Chronos, le dieu du Temps, et de Rhéa, déesse primordiale, la doyenne des dieux. Ces derniers mettent au monde Nyx, la Nuit, ténèbres des origines, et Érèbe, le gouffre insondable. Puis, la Nuit dépose un œuf dans le sein d'Érèbe; il en sort Éros ou l'Amour.

Plus tard, Nyx s'unit à Thanatos, la Mort, pour donner naissance au Jour et à l'Éther. Ainsi, tous les descendants des dieux proviennent de cet Un primordial : Chaos.

Les bêtes semblent écouter en se reposant. Circée gratte Chaos derrière l'oreille, lui flatte le dos. Rose. C'est beau, c'est doux, rose. Ne dit-on pas de la vie qu'elle est rose lorsqu'elle nous paraît belle? C'est la couleur d'un bébé que le temps n'a pas encore altéré, des fleurs de pommier avant qu'elles ne deviennent fruit. Rose, c'est l'embryon

de la vie, pense Circée. Pour elle, les porcs sont les bêtes les plus paradoxales qui soient. Comment peut-on bien voir une force tellurique dans un être dodu et rose? Chez les anciens, le porc était presque divin, un animal symbole de la terre profonde et de sa richesse, une force tellurique. Ils gardent un regard d'apparence si triste tandis qu'à leurs lèvres est attaché un sempiternel sourire. Certaines personnes les jugent mal, les trouvent arrogants. Or, il n'en est rien; les porcs ignorent l'insolence. Sur ce plan, porcs et humains ont peu en commun. À quoi bon toujours tenter de comparer les émotions, les attitudes humaines à celles des animaux?

Chaos s'assoupit à ses pieds, le groin entre les pattes. Circée poursuit la lecture.

Nyx concevra Hypnos, le Sommeil, les Hespérides, nymphes du couchant, Éris, la Discorde, Apaté, la Ruse, Némésis, la Justice, et les trois Moires, déesses du Destin.

Avant de devenir le maître du Temps, Chronos était protecteur des troupeaux. Son père Ouranos ne cherchait qu'à se débarrasser de ses propres enfants, craignant que l'un d'eux ne le détrône. Ouranos haïssait ses enfants qu'il ensevelissait quelque part, au centre de la terre, dès qu'il les voyait. Outrée par ce comportement indigne, Gaïa remit à son fils Chronos une faucille, exigeant un châtement pour le mauvais père. D'un coup de cette lame affûtée, il blessa son père. Le sang coula de

la blessure jusque dans la mer où naquirent alors les Érynies et les Méliades. Puis, à son tour, Chronos redouta la vengeance de sa progéniture. Pour s'en débarrasser, plus cruel encore qu'Ouranos, il avalait ses rejetons dès qu'ils venaient au monde. À son tour révoltée, sa femme Rhéa, pour sauver son sixième fils, le substitua par une grosse pierre enveloppée de langes. Grâce à ce stratagème, Zeus put survivre. Il obligera plus tard son père à dégorger ses frères et ses sœurs.

Ainsi évoluaient des monstres d'une force incommensurable dans un monde où rien de vraiment vivant ou d'humain n'était encore apparu.

De toutes les théories sur les origines du monde, voilà celle à laquelle croit Circée. La sauvagerie du début des temps et des divinités féroces.

Circée contemple les porcs endormis et s'amuse à donner des noms à ceux qui n'en ont pas encore. Ainsi, elle appelle Hypnos celui qui somnole un peu partout. Le numéro quatre-vingt, le plus sage qui dort toujours à l'ombre des bosquets et craint la lumière, s'appellera Nyx.

Une heure passe. Elle ouvre son sac pour pique-niquer. Elle en sort aussi la statuette qu'elle traîne partout et qui tient dans le creux de sa main. C'est un dragon d'étain, les ailes entrouvertes, qui garde dans ses griffes une petite boule de cristal. Le cristal l'a toujours fascinée, plus qu'une lumière attirant un papillon de nuit. Le soleil dans le verre

fait de beaux arcs-en-ciel. Il s'en dégage des odeurs de petits fruits des champs. Le temps s'arrête : bien-être, chaleur et énergie du soleil.

Et tout à coup, à travers cet éventail de couleurs, une image surgit : une petite fille assise sur le seuil d'une porte. Elle se reconnaît. Quel âge a-t-elle au juste? Trois ans, peut-être. Graduellement, elle se souvient. Ils habitent un appartement dans une grande ville. En bas de chez elle, il y a une buanderie pour laver et sécher le linge. Sa grande sœur, Savoyane, l'y emmène pendant qu'elle fait la lessive. Assise sur le perron, la petite regarde tomber la neige lumineuse, des milliers de soleils blancs à l'odeur d'hiver. Par contre, l'intérieur de la laverie est baigné d'une douce pénombre au parfum de linge frais lavé. Étrange! Ce contraste de lumière et d'ombre, au parfum de noix de coco, anime soudainement sa mémoire. Voilà que pour la première fois, elle se souvient du jour où elle a disparu. Jusqu'à présent, elle se rappelait seulement les jours qui avaient suivi les grandes retrouvailles.

Elle a quatre ans. Des gens inconnus, policiers, journalistes lui posent sans arrêt des questions. « Que s'est-il passé là-bas? Est-ce que ces gens t'ont fait du mal, de la peine? Te souviens-tu de leur nom? Où étais-tu? » Elle a beau leur dire qu'elle a oublié, les enquêteurs insistent encore et encore. Alors, ses parents les poussent dehors pour qu'ils ne l'importunent plus. « Elle n'a rien à dire, elle ne

comprend même pas ce qui lui est arrivé. Laissez-la donc tranquille! Vous l'effrayez! »

Ce jour où on l'a retrouvée, elle avait deux étranges morceaux de cartilage et de tissu membraneux dans le dos. Cela intriguait tout le monde, elle surtout. Mais son grand-père l'avait rassurée. Selon lui, c'était tout simplement des embryons d'ailes de fée. Elle avait hâte qu'elles poussent, mais ses parents n'étaient pas du même avis. Ils l'ont fait opérer pour faire disparaître ce qu'ils appelaient, eux, « des greffes ».

Ensuite, ils lui avaient expliqué très sérieusement, à ses sœurs et à elle, que tout cela était terminé, un mauvais rêve à oublier. La vie reprendrait à zéro dans une nouvelle maison, un nouveau coin de pays. Là-bas, personne ne lui ferait de mal. C'était tout ce dont elle se souvenait pour le moment. Des jours précédant sa longue disparition ou ce qui s'était passé... néant! Un grand rideau noir avait recouvert ses souvenirs. Et jamais personne ne parle de leur vie d'avant.

Toujours un peu inquiète de ce grand trou dans son passé, Circée s'en invente un en se racontant une histoire plus réconfortante : celle de Petite abandonnée un instant par sa sœur. Et au pied de son bouleau, elle l'écrit sur les deux seules feuilles de papier qu'un jour elle a pu sauver de l'école.

Il y a dix ans, un peu malgré elle, on amena Petite sur une île oubliée de toutes les cartes du

monde, un trou de mémoire de la planète.

C'était l'automne. Il avait neigé. La petite fille voulait aller marcher dans la neige nouvelle avec sa grande sœur. Celle-ci, toujours occupée par ses nombreuses lessives ou bien installée à son ordinateur, ne voulait jamais mettre le nez dehors. Trop froid, trop de vent, pas le temps! Mais la petite était si désespérée que l'autre accepta enfin de l'amener au parc, abandonnant ses personnages de jeux vidéo adorés et les lessives.

Pour Petite, qui n'avait que trois ans, la chute de la neige représentait un spectacle d'une rare beauté. La capture d'un flocon dans ses mitaines était un miracle. Elle tirait la langue pour manger ce sucre glacé. Le sol, soudain blanc et moelleux comme un édredon, l'invitait à s'étendre, mais sa sœur marchait vite, sans prendre le temps de goûter cette magie.

Soudain, la grande sœur fit un signe du doigt. Silence, elle avait entendu un oiseau et voulait avancer seule pour le voir. Petite aurait tant voulu la suivre! Elle n'avait vu d'oiseaux qu'en images. Mais sa sœur refusait de l'emmener. La neige épaisse retenait les bottes de Petite et, à chaque pas, elle avait l'impression que des monstres dans les trous avaleraient ses chaussures. Bientôt, elle ne vit plus sa sœur qui avait trop pris d'avance. Petite était sourde et muette. Comment crier lorsqu'on est sourde et muette? Seule sur le sentier, elle attendit

un peu puis tenta de faire un pas. Quelque chose lui mordit la botte et la retint sous la neige. En panique, elle tira sur sa jambe, mais la botte resta coincée au fond du trou. Elle tenta de crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Elle se laissa tomber dans la neige molle. Son menton se mit à trembler et les larmes à couler, alors que par-derrière, sans bruit, quelqu'un s'approchait.

Circée continue d'observer la boule de cristal. Les couleurs réfractées s'estompent pour laisser le vert s'amplifier sur un fond blanc aveuglant. Encore une étrange vision : dans l'univers blanc, une belle dame enroulée dans une cape verte passe. Le vent soulève ses voiles et découvre ses jambes. Elle a des pieds de chèvre! Elle fait signe à la fillette de la suivre. Elle ressemble à la Glésine, mi-femme, mi-chèvre, qui emporte avec elle les enfants laissés-pour-compte. Près d'elle, deux taches rouges prennent peu à peu la forme de petites bottes aux pieds d'une fillette. Circée se souvient de l'émotion, du moment, de l'endroit, mais les deux feuilles de papier sont déjà remplies. Elle détache un morceau de vieille écorce de bouleau et poursuit l'écriture à même la pelure rosée, avec son trognon de crayon à mine de plomb.

Petite aperçut une silhouette qui flottait vers elle, une belle dame drapée d'un tissu émeraude

et qui ouvrait sa cape pour l'envelopper. Son sourire et son allure gracieuse inspiraient tellement confiance que Petite se faufila sous le manteau.

La dame referma sa cape et se mit à tourner sur elle-même, de plus en plus vite, jusqu'à disparaître. Petite se sentit aspirée dans un maelström vapoureux. La dame lui dit seulement : « Viens avec nous. Nous avons une importante mission à te confier. »

L'histoire s'arrête soudain, pas tant à cause des crampes dans la main ni de l'écorce qui se déchire, mais parce que le cristal s'est éteint. Circée soupire et se résigne. Il y aura d'autres occasions, au soleil, avec le dragon et la lumière. Peut-être qu'en reconstituant au complet l'histoire de Petite, elle comprendra mieux. Chaos lui pousse la main de son groin pour lui dire qu'il est temps de rentrer.